



Orsten Groom – Powitanie – Huile et glycéro sur toile, 100 x 70 cm. 2016. (Orsten Groom / Simon Leibovitz - Grzeszczak)

**Que pensez-vous du fait que pendant la campagne électorale présidentielle, la culture a été absente des débats ?**

Je trouve que ce n'est pas plus mal que personne n'ait véritablement parlé de culture. Comme disait Kantor : "qu'ils crèvent les artistes !". Qu'on se démerde après tout. Et l'art s'est toujours fait de lui-même. Lorsque je suis devant le tableau : je suis en action pour le tableau. Et ensuite, c'est ma personne "privée" qui prend le relais pour en vivre, plus exactement pour en survivre. Je n'ai aucun souci avec cela et ne me plains pas. Il faut être opiniâtre, car c'est le boulot : travailler tous les jours à l'atelier, monter ses expositions, communiquer, écrire, garder deux trois relations intimes -quand même-, lire, voir des films, réfléchir et étudier, ce qui est fondamental... C'est un coup à dormir trois heures par nuit, guère plus. Et puis il y a l'angoisse. Mais ce n'est ni désespéré, ni désespérant. Je ne chouine pas du tout sur ma situation d'artiste indépendant parce que ça va, j'ai juste ce qu'il faut pour m'acheter des tubes, continuer à exposer comme je l'entends, manger et m'offrir de temps à autres des souliers du tonnerre.

**Cela ne vous entraîne pas à une certaine radicalité ?**

Evidemment, on a tendance à se radicaliser, à avoir un moral assez rude. En plus, je suis quelqu'un d'assez fier et d'acariâtre. Je n'ai jamais fait de concession. Mais je suis vigilant de ne pas tendre le flanc à une certaine amertume ou rancœur, qui peut s'observer de manière très légitime chez pas mal de gens. Ce n'est pas mon cas car je veux que la peinture ne soit qu'une grande joie. Comme le dit Beckett : "j'ai la mer à boire, il y a donc une mer".

**Vous avez monté et produit vos dernières expositions à Paris : location des espaces, communication, presse, accueil du public, édition d'un important catalogue...**

Oui, c'est un modèle économique qui fonctionne et qui me permet

également de faire de belles rencontres. En France, la façon dont on présente les artistes a toujours quelque chose de très paradoxal : ce sont des types censés être désaxés, des parasites, et dans le même temps complètement libres, à moitié fous, branchés sur l'azur bleuté... Et c'est sans compter la façon dont les artistes se comportent entre eux. Imaginer que l'on ne peut "monter" que si un autre baisse, voire stagne...

Etre dans la méfiance et la défiance permanentes, ne pas partager ses bons plans : c'est très rare de tomber sur un artiste qui ne se sente pas menacé et qui se contente normalement d'être. Mais cette autonomie intégrale, si elle permet de satisfaire la façon dont tout doit "sonner", la probité du travail, reste extrêmement sacrificielle et éreintante.

ENTRETIEN AVEC

DENIS FIZELIER

**Orsten Groom**

## Même pas peur !

PARCE QU'IL CONSIDÈRE QUE SON IDENTITÉ CIVILE EST IMPRONONÇABLE ICI EN FRANCE, SIMON LEBOVITZ - GRZESZCAK EST DEvenu ORSTEN GROOM.

ORSTEN : EN RÉFÉRENCE À UN MAFIEUX ITALO-AMÉRICAIN ZOZOTANT QUI VOULAIT QU'ORSON WELLES FASSE UN FILM SUR LUI :

"VA FAIRE UN FILM ORSTEN ! HEIN ORSTEN !" ...

GROOM : "PARCE QUE ÇA CLAQUE BIEN !"

ORSTEN GROOM EST PEINTRE, MUSICIEN, CINÉASTE...

**Vous déclarez**

**"La peinture que je fais n'est pas une peinture française"...**

Oui, ma peinture empile beaucoup de choses qui depuis la guerre sont devenues assez taboues et ont été massivement rejetées, à commencer par la matière, en excès. Je travaille volontiers sur le grotesque, le macabre, ce qui n'aide pas. Ma peinture peut aussi paraître assez offensive, du moins faire a priori peur à un peu tout le monde, et donc avoir du mal à se faire accepter.

Je m'inscris à la base dans la continuation d'une longue tradition flamande -disons, depuis les primitifs en passant par Bosch, Bruegel, Jordaens, Ensor et Mondrian- et me retrouve très naturellement proche des enjeux de la peinture allemande d'après-guerre et contemporaine, sans parler de son



Orsten Groom – Coryphée – Huile et glycéro sur toile, 60 x 50 cm. 2016 (Orsten Groom / Simon Leibovitz - Grzeszczak)

urgence, de cette nécessité psychique et sociale radicale de convoquer sa propre histoire. C'est une chose que la France ne connaît et ne comprend pas. Historiquement, je pense travailler à ce que je considère être la stricte séquence moderne – jusqu'à 1914 – avec une mise en cause totale de la perspective et de ses effets effroyables – je pense même que cette séquence a déclenché la Grande Guerre.

Ma peinture n'aide certainement pas à dé-frileusifier les galeristes qui prennent de moins en moins de risques depuis quelques années.

**Et l'artiste dans tout cela ?  
Comment concevez-vous  
son rôle et sa place ?**

Je vais encore prendre l'exemple de l'Allemagne où j'ai constaté combien les choses sont différentes : pas de subvention, donc pas de polarisation institutionnelle. Les artistes se démerdent et du coup l'entraide, l'émulation et le partage de compétences sont extraordinaires. Plus exactement : non, cela n'est en rien extraordinaire. C'est normal, évident.

L'autre point fondamental est que culturellement, les gens savent très bien ce qu'est un artiste, ce qu'est sa fonction sociale, car ils en ont eu besoin comme agents de convocation de leur propre histoire, d'un point de vue psychique... comme consolateur aussi. Un artiste comme Joseph Beuys est inimaginable en France...

Il me semble que la collaboration et la disgrâce françaises ont eu un poids très lourd. La France était considérée comme le centre culturel du monde et du jour au lendemain cela n'a plus été le cas. Aux Etats-Unis, un nouveau chapitre s'est ouvert avec les expressionnistes abstraits. Et l'Allemagne, contrairement à la France, s'est retrouvée dans un besoin viscéral de convoquer sa propre histoire, sa propre culture et sa propre identité, et de la travailler. Les artistes ont été immédiatement informés d'une grande responsabilité sociale.

Markus Lüpertz a expliqué, et Werner Herzog dit exactement la même chose dans une interview, avec les mêmes mots, que gamins ils avaient littéralement grandi dans les ruines, et que pour eux, la génération des pères était nulle et non avenue. Parce qu'ils étaient morts, ou qu'il était impossible de les considérer car leur abomination les annulait. Dans l'impossibilité de se connecter avec la génération des pères, ils pouvaient, et ils ont dû se connecter avec la génération des grand-pères et donc de la grande culture, pour la réinventer, la rejouer, se retrouver viscéralement. En France, il n'y a véritablement rien eu de tel.

**Vous considérez donc  
qu'il y a un problème  
avec la peinture en France ?**

Bien sûr, la peinture est le grand complexe français depuis la guerre : le pays s'est empêtré dans les affres de son histoire et s'est choisi des boucs émissaires comme pour conforter une amnésie générale. Et je considère que la peinture a été l'un d'entre-eux, jusqu'à une "évacuation totale". Il y a quand même eu quelques très grands peintres, mais très maltraités : Gasiorowski, Pincemin, Rebeyrolle, pour ne citer qu'eux, devraient être des fiertés nationales.

Quand Georg Baselitz a fait toute sa série des héros, il a une vingtaine d'années, la France fait l'abstraction lyrique. Ça a donné quoi ? Vaguement deux trois décorations dans le métro, et c'est tout. C'est zéro et ça parle de rien.

## Et votre engagement en tant qu'artiste ?

C'est simplement faire le nécessaire pour que la peinture se fasse. C'est un choix pour la vie. Et avec l'art, on peut remettre sa vie entière dans des choses ténues. Cézanne a mis sa vie entière dans une pomme. C'est normal. Si Van Gogh s'est coupé une oreille, il avait bien raison. Tout le monde a des raisons de faire ce qu'il fait, comme il l'entend... Je vis pour réaliser que le monde existe.

Mais je voudrais revenir sur la notion d'engagement. Je pense que le bon mot serait finalement DÉGAGEMENT. Mon auteur francophone favori, c'est Henri Michaux. Un type d'une fureur incroyable, intégrale. Il est parvenu à trouver une méthode, une sorte de Tao pour vivre, pour se parcourir. C'est ce qu'il appelle la Voie des rythmes, qu'il décrit ainsi : Déplacement Dégagement... pour échapper en toutes circonstances à la « Glu », au "Grappin", c'est-à-dire le grappin idéologique, penser selon une pensée qui n'est pas la sienne, une imagerie. Je me retrouve beaucoup dans son dégagement. En toutes circonstances, dégager. Vivre son dégagement, voilà mon engagement. Il ne peut y avoir d'engagement que pour l'autonomie. Mon autonomie à moi sert à l'autonomie des tableaux, et qu'ils deviennent autonomes de moi. C'est le but.

Le monde existe et l'objectif est de le faire proliférer ; c'est impossible si l'on se met en travers avec son quant-à-soi. Un type a un jour débité au bistro : "Le peintre est un genre de barrage de gendarmerie entre le monde et le tableau". C'est d'une justesse extraordinaire. Il y a une chaîne alimentaire, un cycle naturel des choses, il faut bien mesurer sa place. Si je nage dans le pacifique et qu'un requin me croque, y'a aucun problème à cela. Je ne m'en dégagerais pas, parce que je n'ai rien à faire là et que le requin fait ce qu'il a à faire. C'est le métabolisme du monde, pour moi une définition de la joie. Pollock disait : "Je suis la Nature".



Orsten Groom – Gruber – Huile et glycéro sur toile, 115 x 100 cm. 2016 (Orsten Groom / Simon Leibovitz - Grzeszczak)

Sa culture on se la fait toujours soi-même. Tout le monde sait qu'on est toujours tout seul. C'est d'ailleurs pour cette raison que je considère la littérature comme un médium extrêmement puissant qui permet d'être branché sur l'existence du monde. Et quand on trouve son auteur, que sur la page on lit exactement ce que l'on est, ce que l'on ressent...

Attendez... Je vais vous lire un poème de Michaux, La mer... vous pourrez ainsi effacer tout ce que j'ai dit sur mon engagement en tant qu'artiste :

Ce que je sais, ce qui est mien, c'est la mer indéfinie.  
A vingt et un ans, je m'évadai de la vie des villes,  
m'engageai, fus marin.

Il y avait des travaux à bord.

J'étais étonné.

J'avais pensé que sur un bateau on regardait la mer,  
qu'on regardait sans fin la mer.

Les bateaux furent désarmés.

C'était le chômage des gens de mer qui commençait.  
Tournant le dos, je partis, je ne dis rien, j'avais la mer  
en moi, la mer éternellement autour de moi.

Quelle mer ?

Voilà ce que je serais bien empêché de préciser. \*

Voilà, vous pouvez effacer tout ce que j'ai dit sur mon engagement d'artiste et mettre ce texte de Michaux à la place... ■

\* [www.orstengroom.com](http://www.orstengroom.com)

Henri Michaux – *La mer – Épreuves, exorcismes* (1946)  
Collection Blanche, Gallimard